

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 58 (1920)
Heft: 30

Artikel: Victime de la chaleur
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-215723>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



ON ÉCHO QU'È GRINDZO

L'E onn'affère courieu, tot parâi, que cliiau z'écho. On brâme oquie, quie que sâi, quemet :

— Salut !

Et on oît l'écho que repond :

— Salut !

Eïn a mimameint que repondant dauträi coup l'on apri l'autro :

— Salut ! salut ! salut ! etcepra, dâi mouï de iâdzo dinse.

Vo sêde que lè dzein que sant pas dau payi et que vant dein lè z'hôte, que sant dan dâi cabaret pllie grand que lè z'autro, l'amant bin oûre cliiau z'écho et que vant principalement dein lè z'hôte iô l'èin a.

Dein lo velâdzo de Buïapiau, lâi avâi doû z'hôte, ion que s'appelâve *Lo Piapau* et l'autro *lo Tacounet*. Faut que vo diesso que lè dzein dau défro que vegnant dein clli velâdzo l'étâi dâi malâdo. On mâidzo de Buïapiau l'avâi bâti la carrâie que l'avâi batsi *Lo Piapau*, et l'autro *Lo Tacounet*. Lo premi preteindâi guéri tote lè maladi avoué de la tisanna de piapau et lo secon avoué cliique de tacounet. Adan lè malâdo que l'étant po lo tacounet allâvant à l'hôte dau *Tacounet*; lè z'autro eintrâvant âo *Piapau*, que l'étâi on boquenet meillau martsî.

Et tot parâi, lo carbatî dau *Piapau* l'avâi bin moïn de tsaland que l'autro. Coudhive bin sucra sa tisanna, couilli son piapau dein lè prâ iô cresant assebin dau gramont et dâi gottrause po lâi bailli on petit goût, rein ne lâi fasâi et lo cabaret dau *Tacounet* l'étâi plliein de dzein quemet on tsin de pudze, et clli dau *Piapau* ein avâi pas mé que de pâi à la frimousse de son carbatî : l'étâi plliemâ quemet lo mor à monsu l'eincourâ.

Cein vègnâi pè la mau que, âo *Tacounet* lâi avâi on écho que desâi quatro coup de suite lè mot qu'on voliâve. *Lo Piapau* n'avâi rein de ceïn, mâ son maître l'étâi suti qu'on renâ et a-te-que ceïn que l'a fé.

L'a bo et bin eingadzî, à la dzornâ, on coo que de vessâi sè catsi dein lè bosson po fêre l'écho cinq iâdzo à la felâie. Adan quand lè z'ètrandzi bramâvant :

— Ouh !

L'écho fasâi :

— Ouh ! ouh ! ouh ! ouh ! ouh ! cinq iâdzo; ion de pllie que cliique dau *Tacounet*.

Lè dzein revegnant et lo carbatî l'étâi bin conteint de sa farça.

Mâ, lâi ein è arrevâ de iena.

On coup, on Allemand et sa fenna vignant au *Piapau* et vant tot tsaud à l'écho.

Le bouèle :

— Adié !

Et l'écho ie fâ :

— Adié ! adié ! adié ! adié ! adié !

Cein amusâve lo gros Allemand et l'a bin dèvesâ quasu on quart d'hâora. Mâ po fini, lâi vin-te pas à l'idée de dere à l'écho :

— Fife Guillaume ! Es lebe Wilhelm !

L'écho l'a repondu :

— M....

Dau coup, l'Allemand chante vè lo carbatî et lâi raconte ceïn que l'écho l'avâi repondu.

— Ceïn ne m'ebaye pas, so repond lo carbatî, prau su que vo lâi âi dèvesâ ein allemand à clli l'écho. Ie pâo pas ceïn souffri !

Marc à Louis du Conteur.

Sur la place d'exercices. — Le capitaine à ses hommes : — Mes gaillards, j'ai à vous dire ceci : vous n'êtes pas dignes d'être commandés par un capitaine, pour vous, le premier rhinocéros venu sera toujours assez bon.

Là-dessus, il remet son sabre au fourreau et se tournant vers le lieutenant :

— Monsieur le lieutenant, veuillez prendre le commandement de la compagnie.

LECTURE DE CANICULE

PAR ce temps de canicule, tout est bien pénible, tout est corvée, lire aussi bien qu'écrire. La prose est indigeste; elle répugne à l'esprit en état de quasi catalepsie. Les vers ne sont guère plus séduisants; pourtant, le rythme de la césure et la cadence de la rime s'adaptent mieux que la prose à cette somnolence intellectuelle. On se laisse doucement bercer. Et puis le vers, c'est badin; pas besoin d'un grand effort pour comprendre; et si l'on ne comprend pas toujours, tant pis : on s'en console plus aisément. L'œil aussi s'accommode mieux de ces lignes courtes, plus ou moins régulières, qui ménagent du blanc des deux côtés de la colonne; on a l'illusion de plus d'air; or l'air c'est après quoi l'on soupire le plus en canicule. C'est pourquoi nos lecteurs et lectrices nous seront sans doute reconnaissants de profiter de l'occasion pour leur rappeler ces deux morceaux, charmants, du reste, que le hasard met sous nos yeux.

* * *

A des amis qui avaient promis une visite.

Vous n'êtes pas venus. J'avais pour vous attendre Comme en un jour de fête arrangé mes salons, Le parquet était blanc, un canapé bien tendre Attendait vaillamment vos torsos gros et longs.

De belles fleurs des champs embaumaient ma demeure, Un air pur circulait partout; soucis superflus, Car le front dans la main, je vis arriver l'heure Où les gens comme il faut ne se présentent plus.

Vous n'êtes pas venus. J'avais mis sur ma table Avec un beau pain bis, du Gruyère de choix, Des quatre-trois légers, du cognac supportable, De quoi, vous le voyez, faire un souper de rois.

Trois bouteilles d'Yvorne à demi-débouchées Dans l'eau fraîche attendaient vos palais altérés; S'il l'eût fallu, leurs sœurs dans le sable couchées, Eussent pour vos plaisirs ouvert leurs flancs dorés.

Vous n'êtes pas venus. — Ce n'est pas chose rare Qu'un rendez-vous manqué. — J'avais, mes chers amis, A votre intention accordé ma guitare Pour vous chanter un brin, si vous l'eussiez permis.

J'avais fait quelques vers pour célébrer la fête, Bien gentils, bien tournés, pleins de beaux sentiments. Vous m'y prendrez encore à me casser la tête Pour des messieurs qui sont, ma foi, si peu charmants.

Vous n'êtes pas venus. Mes fleurs se sont fanées; Mon bon Yvorne dort; mon Gruyère est mangé; J'ai vendu mon cognac, vieux de quelques années; J'ai donné mes Grandsons. Cela m'a soulagé.

Mon parquet resté blanc et mon canapé vierge, M'ont pour le lendemain enlevé tout souci; J'ai brûlé mes quatrains à la flamme d'un cierge; Et leurs débris fumants m'ont inspiré ceux-ci.

L. Croisier.

* * *

Mon testament.

J'ai vu de près les choses de ce monde, Comme on ne sait la vie ni la mort, Je veux, avant d'avoir fini ma ronde De tous mes biens fixer ici le sort. Je vais dicter dans la forme légale Mon testament. Certes, je peux très bien Avoir un jour l'âme un peu libérale Puisque, vivant, ça ne me coûte rien.

Je lègue à Dieu ma pensée et mon âme; A ma moitié, mon cœur, mon souvenir; A mes enfants, de mon amour la flamme; A mes amis, la foi dans l'avenir; A mes marchands, mes traites acquittées; Reconnaissance à mes clients nombreux; A mon tailleur, mes nippes écourtées. Peut-on, vraiment, être plus généreux ?

Au travailleur qui sait être économe, De droit, je lègue une campagne, un jour; Mais à celui qui boirait un royaume, Je lègue l'art d'avoir fait vite au four. Au peuple encor courbé sous l'esclavage, L'avènement de sainte liberté; A chaque bourg, l'honneur d'avoir un sage, Ciel ! je deviens prodigue, en vérité.

Je lègue à ceux qui détestent la vie, Bonne espérance en un monde meilleur; A la beauté, beaucoup de modestie; A femme laide, un trésor de douceur; A l'écrivain, une plume élégante; Au philosophe, un bonnet de pavots; Au publiciste, une humeur endurente. Comme Crésus, je fais de riches lots.

Après avoir pesé chaque parole, J'écris ces legs sur mon pupitre noir, Au doux rayon de ma lampe à pétrole, Tout entouré du silence du soir. Je n'ai plus rien à léguer sur la terre, Que mon cercueil aux parois du tombeau : Malgré cela, pendant longtemps j'espère Trinquer encor et chanter de nouveau.

Ménil Catalan.

DEUX ANECDOTES AUTHENTIQUES

Consolation. — Sur la Riponne, un samedi entre mercière et mercier :

Elle. — Avez-vous bien vendu, ce matin ?

Lui. — Rien du tout. De toute la matinée je n'ai personne vu. Je n'ai rien fait que de me promener autour de mon banc, comme un imbécile.

Elle. — Ça ne doit pas vous changer beaucoup.

* * *

Le jour des promotions, au cortège des enfants. Une dame à sa voisine :

— Mon Dieu, que d'enfants !

— Sans compter tous ceux qui restent à faire...

VICTIME DE LA CHALEUR

SUR la place d'une de nos petites cités une tente est dressée. Devant la porte, le propriétaire appelle les badauds aux sons d'un tambour sur lequel il frappe avec un ardeur inlassable :

« Entrez, mesdames et messieurs ! On entre toujours, continuellement. 40 centimes les secondes; 60 centimes les premières. Quelque chose que vous n'avez jamais vu ! Une baleine prise vivante ! Entrrr...rez ! »

— Dis-voï, Louis, y nous faut aller ça voir.

— Si tu veux. On peut se payer ça.

— Pardon, messieu, est-ce qu'elle est vivante, votre baleine ?

— Sans doute ! Entrez toujours, 60 centimes.

— On vous en donne 30 chacun, 60 pour les deux; c'est bien assez.

— Comment, vous marchandez pour voir ce que vous n'avez jamais vu ?

— Voulez-vous nous faire voir votre baleine pour trente centimes chacun ?

— Et allez donc, panés !

— Pané, vous même. Oh ! rave, après tout. Viens Louis, allons en boire trois, ça nous fera plus de bien.

Les deux campagnards se dirigent vers le café voisin. En dégustant leurs trois décis, ils demandent au cafetier :

— C'est vrai, messieu, qu'elle est vivante, la baleine qu'on voit dans cette baraque ?

— Mais c'est sûr.

— Ah !... oué... c'est qu'on n'en voit pas souvent par ici, des baleines vivantes. Y vaudrait pourtant bien la peine.

Les deux paysans paient leur écot et s'en retournent devant la baraque. Ils offrent 40 centimes chacun. Le propriétaire de la baleine est inflexible. Ils renoncent alors et, pour se consoler, s'en vont en « piquer » encore trois, mais dans un autre café.

Un monsieur qui avait assisté à la scène suit les deux amis et se place à une table voisine de la leur. Au bout d'un moment, il les interpelle :

— Eh ! bien, messieurs, c'était jolî, cette baleine ?

Les paysans, interloqués, se retournent et l'un d'eux, en grognant :

— Qui est-ce qui vous a dit qu'on l'a vue ?

L'interpellateur, à la brusquerie de la question, juge prudent de se retirer.

Alors l'un des paysans appelle le cafetier.

— Enfin, voyons, messieu, vous qui avez l'air d'un brave homme, dites-nous voir s'il est vrai que cette baleine soit vivante.

— Sûrement qu'elle est vivante, et bien vivante, encore.

Nos deux compagnons, ébranlés, se décident à retourner vers la baraque et y pénétrèrent en payant 60 centimes. Comme ils en sortaient, ils aperçoivent le monsieur qui les avait interpellés au café. Ils lui crient :

— Eh ! bien oui, qu'elle était vivante, la baleine ! Ouai ! Mais elle a crevé par ces grandes chaleurs !

Impossible. — Un Anglais et une jeune demoiselle de la Suisse française causent des difficultés qu'on rencontre dans l'étude de certaines langues.

— Je trouve l'anglais fort difficile à apprendre, dit la jeune fille, surtout en ce qui concerne la prononciation. Ainsi vous écrivez Shakespeare et vous prononcez Chexpire !...

— Aoh ! fait l'Anglais, le français il été encore pliiu difficile : Vous écrivez élastique et vous prononcez caouthoue !

LE FAIRE-PART

LE faire-part pour naissances, mariages, décès, etc., a cet avantage de nous initier un peu à la vie des personnes de notre connaissance, à nous faire participer, pour ainsi dire, à leur joie ou à leur douleur. Il peut en conséquence nous éviter bien des attitudes embarrassantes en nous empêchant de demander à un veuf : « Et comment va madame ? »

Mais il ne faut pas que le faire-part tombe dans l'exagération, pour nous informer de détails secondaires, comme celui-ci, par exemple, cité par le *Voleur* :

Monsieur et Madame *** ont l'honneur de vous faire part du succès de leur petit-fils, reçu le 12 juillet bachelier es-sciences devant la faculté de Caen.

« Les Américains, gens pratiques, disait ce journal, ont étendu l'usage du faire-part à d'autres circonstances de la vie. Le divorce, par exemple, est une de ces circonstances accidentelles, qui leur ont paru nécessiter l'envoi de lettres de faire-part aux amis. En conséquence l'usage des circulaires annonçant le divorce est tout à fait répandu aux Etats-Unis.

» Cependant, la formule américaine, dans cette circonstance, est aussi sèche que possible :

Monsieur X... et Madame X...
Divorcés.

» Sans le moindre commentaire ni la moindre agrémentation. On espère, au moins, que si l'usage de la lettre de faire-part de divorce s'introduit parmi nous, on aura le bon esprit d'en faire une œuvre d'art, de l'orner par exemple de dessins allégoriques représentant des amours délivrés, qui sortent joyeux du Palais de Justice.

» Le dessin allégorique, même une simple chaîne brisée, ou un pot-au-feu renversé, dans notre siècle positif, nous paraît singulièrement usé, démodé, rococo ? Combien serait plus goûté, en pareille matière, le dessin documentaire, la reproduction par l'image du fait lui-même qui aurait donné lieu et fourni motif au divorce.

» Pour un divorce basé sur des sévices, par exemple, la lettre de faire-part porterait une illustration représentant le mari en train d'administrer à son épouse une formidable trépannée ou *vice-versa*.

Le Comptoir suisse de Lausanne. — Pour permettre aux acheteurs de se renseigner exactement sur les sources de production en Suisse, la Direction du Comptoir vient de confier au Bureau industriel suisse à Lausanne (Grotte 1), Office de renseignements industriels, subventionné par la Confédération, l'organisation d'un service d'informations sur l'industrie suisse qui fonctionnera pendant toute la durée du Comptoir.

Ce bureau donnera gratuitement des renseignements sur toutes les branches de la production suisse, y compris celles qui ne sont pas représentées au Comptoir. Les autres services du Bureau industriel suisse (renseignements sur les marchés étrangers, représentations, etc.) seront également à la disposition des acheteurs.

Au clair. — Dans un café, deux consommateurs avaient une conversation assez vive.

— Enfin, fait l'un, je ne vois dire ça : Si vous croyez avoir affaire à un imbécile, vous aurez affaire à moi.



* FUMÉE *

XVII

Quoique le conseil me vint d'un maniaque amateur de chats, il pouvait n'être pas si mauvais. La position de maître de langues dans notre collège n'était pas brillante, mais enfin c'était une position. Si je me présentais pour la remplir ? Si après avoir fait mes examens, je recevais ma nomination ? Si je demandais la main de Marguerite ? Si j'étais agrégé ? Si je louais une petite maison hors de ville ? Si j'y réservais une chambrette pour le père Legrand ? Si Mme Dumarel consentait à venir habiter avec nous ? Si je voyais la réalisation de tout ce que m'avait montré la fumée de mon cigare ?

Je consultai ma tante, ne lui parlant que de moi, bien entendu. Le visage de la bonne dame s'épanouit subitement : mon idée la comblait de joie.

Elle ne fit qu'un saut jusqu'au magasin pour apprendre la nouvelle à son petit mari.

— « Asine ! » s'écria l'oncle, n'y comprenant rien tout d'abord. Mais on vit bientôt qu'il était très content : « Asinus eras, asinus es, asinus eris », dit-il tout d'une tirée, puis avec un gros soupir de soulagement : « asinus asinorum ! »

Je sus alors que cet excellent petit homme depuis longtemps déjà, et plus peut-être que son épouse, avait eu beaucoup d'inquiétude à mon sujet. Il n'en avait rien laissé percer pour ne pas me faire de la peine.

Et pourtant, ajouta-t-il, voici un mois que je ne pouvais dormir comme il faut. J'étais toujours à me demander : mais que va devenir ce pauvre Gustave ? il ne veut pas du saint ministère, le commerce ne lui sourit que médiocrement, ma fortune ne lui suffira pas ; comment tout cela va-t-il finir ? Enfin nous voilà au net, je t'en remercie.

Et David paraissait la chambre à grands pas en se frottant les mains :

— Belle chose que l'instruction ! Noble tâche que celle de la répandre !

XVIII

Du matin au soir, je travaillais sans relâche ; je n'avais que deux mois devant moi ; or il s'agissait de ne pas frustrer les espérances de mes bons parents. D'ailleurs j'avais constamment Marguerite devant les yeux. Son image, loin de me détourner de mes études, me les faisait souvent prolonger bien avant dans la nuit.

Le soir, lorsque je m'accordais une petite promenade, la tête remplie de racines grecques et de textes latins controversés, les yeux éblouis et parfois en proie à un découragement complet, je n'avais qu'à entrevoir la jeune fille longeant les maisons lorsqu'elle allait chercher l'eau à la fontaine, pour me sentir immédiatement rempli de forces nouvelles. Aussi qu'elle était gracieuse, gentiment retroussée, sa cruche verte en main, sa jolie tête un peu penchée et le bras gauche étendu pour faire équilibre !

Ce qui m'inquiétait, c'est que chacun semblait la remarquer. A la fontaine, on lui faisait place et le valet de la « Couronne », retirant sa brante pour la laisser passer avant lui, avait l'air d'un ours apprivoisé. Lisette du préfet quittait un moment son air revêche et, tout en lavant sa salade, ne manquait pas d'adresser un petit compliment à Mlle Marguerite. Suzon, toujours si affairée, oubliait que sa seille était pleine et tendait à la jolie arrivante sa grosse main cornée, qu'elle avait eu soin d'essuyer à son tablier :

— Jamais les bras croisés, comme je vois ! Et madame ? J'espère qu'elle ne s'est pas ressentie de son coup de froid ?

Cela dit, la vaillante femme retournait à son affaire sans attendre la réponse. Elle bousculait Jeanette, renversait presque les choux de Françoise de la Maison Jaune. C'est qu'elle était pressée : ses cinq petits enfants attendaient le souper.

Toutes ces légères prévenances me donnaient de l'humeur. Moi seul j'aurais voulu apprécier Mlle Marguerite, lui rendre la vie heureuse, la trouver charmante, le lui dire, la chérir. J'en étais réduit à un insipide coup de chapeau, dont je lui faisais hommage en tremblant. Après quoi, j'en étais réduit au « De officiis » de Cicéron, que j'étais en train de lire, ouvrage bien intéressant, il faut l'avouer !

Le moment terrible approchait. J'avais pour con-

current le neveu du juge de paix, qui étudiait la théologie à l'Académie de Genève. Personne ne pouvait comprendre pourquoi il quittait ainsi subitement ses études : encore quelques mois de patience et il aurait été suffragant ; bientôt il serait entré dans sa cure.

M. Plombin était furieux de la résolution du fils de sa sœur. Il avait même refusé de le recevoir dans sa maison pendant les deux ou trois jours que durerait l'examen. A la fontaine, on prétendait que pour peu que le jeune homme continuât à agir ainsi à sa tête, il était bien sûr de ne jamais voir un seul écu de son oncle. On lui en fit la remarque, on l'engagea à retourner à Genève. Il écouta les officieux donneurs de conseils et néanmoins resta à la « Couronne », où il était logé, attendant le jour fixé pour le concours.

J'allai lui faire une visite de cérémonie. C'était un petit jeune homme de lys et de rose, ayant quelque chose de nerveux dans tout son être. Il était triste et paraissait constamment préoccupé. Il répondait tout de travers à ce qu'on lui demandait, lorsque toutefois il n'oubliait pas complètement de répondre. Je sortis de sa chambre fort intrigué à son sujet et attiré vers lui par je ne sais quelle force secrète. Nous nous serrâmes la main avec beaucoup de cordialité.

L'examen eut lieu. Le petit neveu rose et blanc avait encore son ton indécis et son air agité. Parfois pourtant il semblait faire effort sur lui-même pour fixer son attention ; alors il parlait fort bien, répondait à merveille ; mais bientôt il retombait dans sa rêverie, et Eliézer-Jonathan-Melchisédech-Benjamin Ricard, l'un de nos experts, ne pouvait rien tirer de lui.

Lorsque mon tour vint d'être examiné, je passai, pour me rendre sur le siège assigné aux concurrents, devant M. Plombin.

— Et le chat tricolore ? me souffla-t-il à l'oreille.

— Je n'ai pas eu le temps d'écrire, lui dis-je à la hâte, ce sera pour plus tard.

Du reste, rien de remarquable dans mon examen. Tout ce que je puis dire c'est que lorsqu'il fut achevé, j'étais débarrassé d'un poids immense.

Quelques jours après, j'étais dans ma chambre. J'entendis un bruit inaccoutumé dans la maison : plusieurs personnes montaient l'escalier. Ma porte s'ouvrit vivement. C'était ma tante, Mlle Sophie, notre domestique qui toutes les trois parlaient ensemble. Mon oncle les précédait. Il me sauta au cou. Malheureusement, je ne prévis pas son intention, je ne songai pas à me baisser, et il n'atteignit que mon menton barbu.

— Devine, me dit-il.

— Vous avez reçu une lettre de votre frère d'Amérique ?

— Mieux que ça.

— Vous avez vendu les trente « Parfait cuisinier » ?

— Beaucoup mieux que ça, te dis-je.

— Alors il s'agit d'une spéculation monstre qui a réussi ?

— Encore mieux.

Enfin le petit David me tendit un gros pli :

— La voici, la voici, nous la tenons ; tiens, regarde !

En effet, c'était ma nomination, dûment signée, paraphée, apostillée par qui de droit. J'étais maître de latin, de grec, de français dans le collège de notre ville. Trente leçons par semaine et douze cents francs d'appointements.

Décidément, la vie était belle.

(Suite et fin au prochain numéro.)

Benjamin DUMUR.

Royal Biograph. — Au programme, un grand film artistique russe, « La Fresque inachevée », qui nous initie aux mœurs des artistes peintres. Avec « Au milieu des rongeurs », nous retrouvons la pauvre Rosalinde, l'héroïne de « l'Avion Fantôme » ; puis, « Pincés par la T. S. F. » nous fait assister à la poursuite de nos deux héros par l'intraitable oncle Gilbert. Le spectacle débute par un comique désopilant, « Charlot dans les nuages » avec le véritable Charlie Chaplin.

PHOTOS GIROD, 29, RUE DE BOURG, 29
LAUSANNE — Ouvert jours et dimanches.

Vermouth NOBLESSE
DÉLICIEUSE GOURMANDISE

SE BOIT GLACÉ

G. 162 L.

FUMEZ LES CIGARES FROSSARD

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAYRAT.
J. MONNET, édit. resp.